

Bali... un peu trop près du paradis

Plongée dans l'horreur

Bertrand MINOT

Bali... un peu trop près du paradis

Plongée dans l'horreur

© Motsenpage - Bertrand MINOT

ISBN : 979-10-424-4124-1

Dépot légal : avril 2024 - Achevé d'imprimer en France

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les "analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information", toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

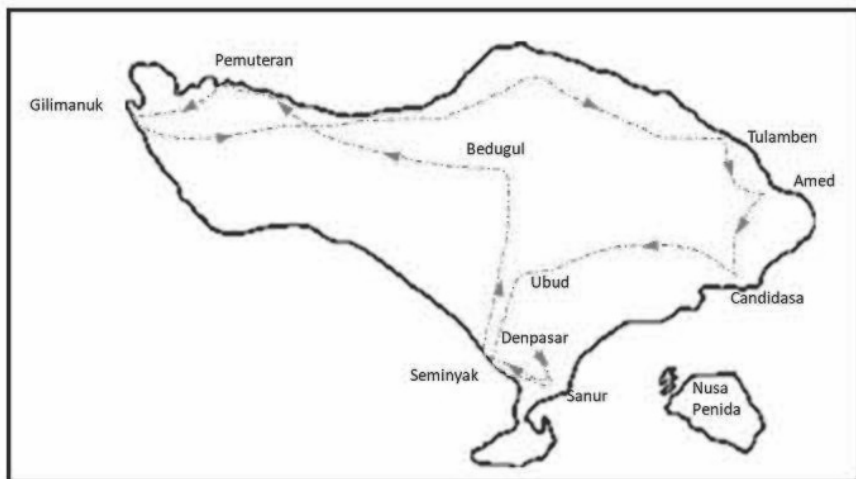
Le paradis est le plus court chemin vers l'enfer

Yvon Rivard - *Les Silences du corbeau*

Remerciements

Ce roman se base sur quelques faits réels vécus lors de vacances à Bali qui ont été remaniés et liés selon une logique nécessaire pour créer une véritable intrigue policière.

Tous les noms de mes camarades de fortune et d'infortune qui ont vécu les mêmes événements, ainsi que ceux de nos accompagnateurs ont bien sûr été changés, mais ceux-ci se reconnaîtront certainement, même si j'ai dû ajouter d'autres protagonistes pour les besoins de l'histoire. Je tiens justement à remercier ceux qui ont partagé avec moi ces aventures et mésaventures, car ce sont eux qui m'ont incité et convaincu de m'inspirer de nos péripéties pour créer une nouvelle œuvre. J'espère, en écrivant un roman et non un récit de voyage, ne pas décevoir leurs espoirs de retrouver, même modifiés, nos souvenirs communs. Fasse que la lecture de ce roman leur apporte ne serait-ce qu'une once du plaisir que nous avons partagé pendant ces quinze jours sur l'île des dieux.



Le périple de 15 jours autour de Bali à partir de Denpasar

- 1 -

Surnommée l'île des dieux ou l'île aux mille temples, Bali collectionne les richesses naturelles et culturelles. Forte d'une multitude de sanctuaires de pierre et d'une nature magnifique, entre rizières au vert éclatant, volcans – toujours actifs – lacs, cascades, jolies plages et forêts luxuriantes au-dessus de la mer, et au-dessous, une faune extraordinaire mêlant les mastodontes aquatiques, tels que les raies Manta ou le Môle, elle est également pourvue de trésors biologiques minuscules comme les hippocampes pygmées ou les multicolores nudibranches.

L'île des dieux !

Bernard avait le sentiment d'avoir bien mérité cette escapade au paradis des plongeurs. C'était ce petit paragraphe, lu sur un site quelconque vantant la beauté de cette perle des îles de la Sonde, qui déclencha en lui une envie d'exotisme. Pour la première fois depuis des années, il avait quinze jours de congé à prendre seul au mois d'août. Son épouse avait posé ses vacances en juin pour aller rendre

visite à sa famille au Brésil, et ses enfants, de vrais *Tanguy* en temps normal, avaient enfin décidé de s'envoler chacun de leur côté. Pratiquement une journée complète de voyage. L'Eden, ça se méritait ! Une journée de voyage contre quinze jours de pur bonheur, ça valait le coup.

Bernard était journaliste. Pas une star, pas un journaliste de haut vol, rien à voir avec les grands reporters, les envoyés spéciaux ni même les journalistes d'investigation. Il n'était qu'un petit journaliste chargé des faits divers. À force de côtoyer le côté le plus sombre de l'âme humaine, Bernard se sentait sale. Il comptait bien sur ces quinze jours à Bali pour lui offrir des horizons plus agréables et mémorables, pour lui changer radicalement les esprits et lui permettre de remettre le compteur à zéro question souvenirs dérangeants. Il ne lui restait plus que deux, voire trois ans avant la retraite. Un petit *reset* lui ferait du bien et l'aiderait à tenir le coup pour les mille jours à venir.

Après avoir atterri à Denpasar, et profité d'un transfert par minibus vers son hôtel à Seminyak, une ville côtière à dix kilomètres de là, Bernard flâna en attendant de rencontrer les autres membres du groupe de plongeurs et le guide de plongée qui les accompagnerait pendant ces quinze jours.

Il alla passer les heures qui le séparaient de son rendez-vous sur la plage où il s'installa pour tuer le temps en bouquinant tranquillement. Comme à son habitude, il avait emporté un nombre conséquent de livres au cas où les membres du groupe de plongée se révéleraient des compagnons peu engageants.

Vers dix-huit heures trente, il regagna l'hôtel pour enfin découvrir avec qui il allait passer les quinze prochains jours et partager ses aventures aquatiques. Pour lui, cela avait de l'importance car la qualité d'entente entre les partenaires de palanquée pouvait rendre les plongées mémorables ou gâcher tout le plaisir.

Cela faisait bien dix minutes qu'il baguenaudait quand un homme, entre trente et quarante ans, l'aborda.

— Bernard ?

— Euh, oui.

— Bonjour, enfin bonsoir ! Moi c'est Michel. De Diving Bali. Je suis le diving master, le guide qui va accompagner le groupe pendant tout le séjour et toutes les plongées.

— Ah, bonsoir ! Je suis seul ? demanda Bernard.

— Pour l'instant, oui, répondit Michel. Mais les autres ne vont pas tarder à arriver. Certains viennent juste d'arriver de l'aéroport et commencent à peine à prendre possession de leur chambre. Il y en a encore qui doivent atterrir actuellement et qui vont nous rejoindre pour le dîner. Mais autrement, je pense que tout le monde est là.

— Et on est combien ?

— Vous êtes dix. Mais seulement neuf plongeurs. Une d'entre vous a contracté la Covid après son inscription et a eu des complications assez graves qui finalement l'empêchent de plonger. Ayant déjà réglé son séjour, elle a quand même décidé de venir et de se borner à une visite terrestre de l'île. On a aussi un programme pour les non-plongeurs.

— Ah !

— On va s'asseoir au restaurant ?

— Ok ! Mais comment avez-vous su qui j'étais ? demanda Bernard.

— On peut se tutoyer ? demanda Michel à son tour.

— Bien sûr !

— Ok ! Pour répondre à ta question, c'est simple. Je vois que cela fait dix minutes que tu tournes autour du restaurant en jetant sans arrêt des coups d'œil pour voir s'il y a du monde, et tu es le seul homme seul du groupe.

Après s'être installés à une grande table, tous deux commandèrent une bière en attendant les autres. Lorsque le serveur leur apporta les boissons, Bernard le remercia en indonésien, histoire de montrer qu'il avait potassé avant de venir.

— Terima kasih ! dit-il, hésitant.

— Suksuma ! dit Michel de son côté.

— Hein ? s'étonna Bernard. J'ai dit une bêtise ?

— Non, non ! le rassura Michel. Seulement les Balinais ont un dialecte local. Tu l'as remercié en indonésien, la langue nationale, moi je l'ai fait en balinais. Ça fait quatre ans et demi que j'habite ici, et pour mieux m'intégrer, j'ai appris le dialecte local. Il faut dire aussi que c'est une langue plus facile.

— Et merde ! s'indigna Bernard. J'ai passé pas mal de temps à apprendre quelques mots, et il se trouve que ce ne sont pas les bons.

— Mais si, le rassura Michel. Tous les Balinais te comprendront, ne t'inquiète pas.

Sur ce, les autres membres du groupe commencèrent à arriver. Ils n'eurent aucune difficulté à comprendre à qui se joindre puisque Michel et Bernard étaient les seuls clients présents au restaurant à cette heure-là, et les seuls installés à une table dressée pour onze personnes.

Les premiers à arriver furent Sylvain et Viviane, un couple de quinquagénaires habitant Nantes et pratiquant la plongée en pur loisir, comme Bernard, puis ce furent Clarisse et Marc qui vinrent se joindre au groupe, deux trentenaires venant de Strasbourg, et exerçant une profession médicale, elle gériatre et lui ophtalmologue, et considérant un peu ce séjour à Bali comme un voyage pré-nuptial puisqu'ils devaient se marier un mois plus tard. Le dernier couple qui s'invita à la table était composé de François, un quinquagénaire de belle prestance, accompagné d'une jeune femme à qui on ne donnait pas trente ans. Au premier regard, on aurait pu croire avoir affaire à un

père et sa fille, mais, vu les regards qu'ils se lançaient et certains gestes non équivoques, il était clair que ces deux-là entretenaient une relation toute autre que filiale. Les derniers à rejoindre la table furent Régis et Corentin, un père et son fils que leur accent typique désignait clairement comme citoyens suisses. Tous deux étaient des plongeurs aguerris. Corentin avait commencé vers douze ans, et maintenant, à vingt-sept ans, il suivait les traces de son paternel, instructeur de plongée en Suisse à ses heures perdues.

En faisant le compte, Bernard comprit qu'il manquait encore une personne, sûrement une femme, d'après ce que Michel lui avait révélé quelques minutes auparavant, et vraisemblablement la personne qui avait pâti des séquelles de la Covid et qui ne plongerait pas.

À voir comment les différents protagonistes liaient connaissance, Bernard se dit qu'il aurait pu s'éviter d'alourdir son bagage en emportant tous ces bouquins. La compagnie avait l'air agréable et s'isoler pour éviter les autres ne serait, a priori, pas nécessaire.

Comme dans tous les groupes liés par un même intérêt, une même passion, les conversations se focalisaient sur ce que tous avaient en commun, ici c'était l'amour de la plongée sous-marine, et les seules digressions concernaient le voyage en lui-même, les difficultés rencontrées, la fatigue accumulée, certains ayant transité par Istanbul, d'autres par Dubaï ou par Doha, comme Bernard. Personne ne parla de son boulot, sauf Clarisse et Marc qui expliquèrent qu'en tant que médecins, ils auraient très peu de temps pour un voyage de noce après leur mariage, la rentrée étant un pic d'activité pour eux. C'était pour cette raison qu'ils avaient opté pour un voyage pré-nuptial. En plus plaisanta Clarisse, cela servirait à vérifier qu'ils ne faisaient pas une connerie en se mariant. S'ils étaient capables de se supporter et de s'entraider pendant ces quinze jours, loin de chez eux, loin des leurs et dans un contexte simili-aventureux, c'est qu'ils seraient capables d'en faire autant dans un environnement plus familier. C'était dit sur

le ton de la plaisanterie, mais on pouvait se demander s'il n'y avait pas une part de vérité là-dedans.

Pour renforcer ce moment d'échange et de partage, le repas fut servi, Michel annonçant à tous qu'il attendait l'arrivée du dernier membre du groupe pour exposer à tous le programme des prochains jours. Les plats passèrent de main en main tout comme les souvenirs de plongée en Égypte, aux Maldives, aux Antilles, passèrent de bouche à oreille. Ceci dura une bonne demi-heure jusqu'à ce que Michel sonne la fin de la récréation.

— Ah ! Voilà Valérie ! On va pouvoir commencer.

* * *

- 2 -

La Valérie en question était une belle grande quinquagénaire, blonde aux cheveux courts, élancée et distinguée.

Décidément, se dit Bernard en son for intérieur, à part les deux petits jeunes et le fils avec son père, c'est un groupe pratiquement composé que de quinquas ou de sexas. Il faut dire que ce sont rarement les jeunes qui peuvent se payer ce genre de séjour.

Tout le monde accueillit la nouvelle venue avec bonne humeur, l'invitant à partager le dîner et leurs souvenirs, sauf François qui se montra beaucoup plus froid que les autres avec la nouvelle venue qui s'était assise à ses côtés. Était-ce parce que Valérie ne participerait pas à leurs ébats nautiques pour raison de santé ? Difficile de savoir. Une fois tout le monde bien installé, Michel présenta le programme des jours à venir, expliquant les déplacements, les sites de plongée, les hôtels où ils séjourneraient, précisant que son équipe, composée de trois personnes, deux chauffeurs (Robinson et Bayu) et un autre guide de plongée (Arif), les accompagnerait tout le séjour. Robinson se consacrerait un peu plus à guider Valérie dans sa visite terrestre de l'île.

— C'est marrant, intervint Sylvain, Robinson n'est pas un prénom qui sonne très balinais.

— C'est vrai, reconnut Michel. Mais il faut savoir qu'en ce qui concerne les prénoms, la culture locale à Bali est unique. En effet, traditionnellement, les parents balinais nomment leurs enfants en fonction de l'ordre des naissances. Pour les hommes, par exemple, le premier-né doit s'appeler Wayan, le second Made, Nyoman pour le troisième et Ketut pour le quatrième. Lorsque la famille compte plus de 4 enfants, les mêmes prénoms recommencent, donc le cinquième garçon s'appellera Wayan, comme le premier frère, et ainsi de suite. Par ailleurs, les Balinais n'ont pas de nom de famille, donc il peut être difficile de déterminer un Wayan d'un autre. Pour faciliter les choses et pour avoir un prénom plus personnel, la plupart des Balinais donnent à leurs bébés un deuxième ou un troisième prénom hindou qui, soit a une signification spirituelle, soit fait référence à une célébrité réelle ou fictive, juste histoire de marquer une personnalité différenciée. C'est comme ça que Robinson a été affublé de ce prénom. En référence à Robinson Crusoé. Il m'a raconté que son père avait aimé ce livre qu'il avait étudié à l'école, et qu'il trouvait ça particulièrement judicieux pour un enfant vivant sur une île.

— Ah bon, s'étonna Bernard. Et les deux autres de l'équipe, Bayu et Arif ? Ça n'a pas l'air d'être une référence à un personnage connu, à moins que ce soit un personnage de la culture locale. Alors s'ils ont une signification spirituelle, quelle est-elle ?

— Ah ça je n'en sais rien, avoua Michel. Ça fait quatre ans et demi que je suis installé à Bali, j'ai appris à me débrouiller en indonésien et en balinais, mais je ne maîtrise pas encore tout. On leur demandera, si vous voulez.

Valérie, installée à côté de François, se tourna soudain vers son voisin et lui demanda s'ils ne s'étaient pas déjà croisés, par exemple lors d'un autre séjour de plongée. Tout d'abord surpris, l'interpellé nia farouchement, et justifia sa réponse en arguant que son intérêt

pour la plongée était récent. Il n'avait fait que deux séjours, une première fois en Égypte, une seconde fois à Cuba. Il y avait donc très peu de chances qu'ils se soient déjà croisés.

— Ça c'est tout moi, se lamenta Valérie. J'ai vraiment des problèmes de mémoire. À la fois j'oublie des choses, et j'en invente d'autres. J'ai sans arrêt des impressions de déjà-vu. Je vieillis mal.

— Mais non, tenta de la consoler Clarisse. Tu n'as rien à craindre. Tu es bien plus jeune que les personnes présentant réellement des troubles de la mémoire.

— Tu es sûre ? voulut se rassurer Valérie.

— Absolument ! répliqua la jeune femme. En tant que gériatre spécialisée dans le diagnostic des problèmes de mémoire, je t'assure que la quasi-totalité de mes patients ont dépassé les soixante-dix ou quatre-vingts ans.

— Ah tu es médecin ! s'étonna Valérie. Moi aussi ! Mais ma spécialité à moi, c'est l'endocrinologie. Mais bon, je sais que je n'ai pas l'âge des problèmes de mémoire, mais c'est justement ça qui m'inquiète. J'aimerais bien tout de même consulter parce que j'ai du mal à me souvenir de certaines choses, et parfois j'ai même des bribes de souvenirs qui surgissent alors que je ne crois pas avoir vécu ces moments et situations.

— Bah, si tu veux consulter, je peux te donner le nom d'un ou deux collègues à Paris parce que j'exerce à l'hôpital de Strasbourg.

— Et qui pourrais-tu me conseiller ?

— Georges Berheim. Un grand spécialiste reconnu dans le monde entier. Il a mis au point des pratiques qui aident au déblocage de souvenirs enfouis, des traitements qui sollicitent autant la mémoire implicite que la mémoire explicite. Il exerce à l'IM2A, l'Institut de la Mémoire et de la Maladie d'Alzheimer.

— Holà ! s'écria Sylvain. Ça c'est une discussion entre spécialistes et cela ne nous regarde pas. Il faut respecter le secret médical.

La boutade coupa court à l'échange qui devenait un peu trop sérieux pour tout le monde, et la discussion revint sur le programme du lendemain.

Eh ben, se dit Bernard, avec trois toubibs dans le groupe, rien de grave ne peut arriver.

Pauvre Bernard ! Il n'imaginait pas à quel point il se trompait.

* * *

- 3 -

Le premier jour fut consacré au transfert vers Pemuteran, tout au nord de l'île, là où devaient se faire les premières expéditions en mer.

— Deux heures de route jusqu'à la région de Bedugul, région montagneuse du centre de l'île, énonça Michel quand tout le monde fut rassemblé. Ensuite, visite d'un marché local célèbre pour ses fruits et épices, découverte du temple Ulun Danu Bratan, haut lieu du tourisme posé sur un lac entouré de sommets verdoyants, puis encore deux heures de route avant d'arriver à Pemuteran où vous pourrez prendre vos quartiers dans l'hôtel qui vous hébergera pendant deux jours. On rayonnera de là pour aller faire nos plongées dans quelques sites des alentours. De Seminyak à Bedugul il n'y a que quarante-cinq kilomètres, mais avec une route étroite, sinueuse car passant de montagne en montagne, et totalement encombrée de camions et de scooters.

Cela prit effectivement deux heures.

Difficile de doubler quand on ne voit pas ce qu'il y a devant et

quand d'incessants essaims de deux-roues motorisés virevoltent autour de vous.

— Ils conduisent vraiment comme des malades, dans ce pays, s'indigna Régis avec son inimitable accent suisse.

— Eh oui ! répliqua Michel, fataliste. Il faut savoir que pas grand monde n'a réellement son permis de conduire ici. Les chauffeurs de camions, de bus, ceux chargé des touristes, oui, mais je peux vous assurer qu'aucun conducteur de deux-roues ne l'a. D'ailleurs, moi non plus. Et pourtant je conduis. Je l'avais en France, mais il fallait que je le repasse ici, et c'est long et cher. Alors on m'a proposé de l'acheter. C'est ce que j'ai fait. Au commissariat. Un gros bakchich discret, et le tour était joué !

— Mais c'est de la corruption ! s'indigna Valérie.

— Non, la corrigea Michel, c'est du fonctionnement local. Du pragmatisme. On dit bien « À Rome fais comme les Romains ». C'est ce que j'ai fait.

Le voyage se fit donc en passant par les étapes classiques du circuit touristique, en traversant d'abord le village de Candi Kuning, où se tient le marché traditionnel de fruits et de légumes de la région et qui sentait un peu l'attrape-touriste ! Plus tard, ils s'arrêtèrent à Bedugul pour visiter le temple Ulun Danu Bratan, important temple hindou Shivaïte, également appelé temple de Bali sur le lac. La visite du temple et de son jardin prit une heure au groupe. Quand Michel informa le groupe qu'ils allaient déjeuner dans le restaurant installé au beau milieu des jardins du temple, il découvrit que quelqu'un manquait à l'appel.

— Bien sûr ! lança François. Devinez qui c'est. C'est Valérie qui n'a pas suivi. Apparemment les emmerdements commencent. Celle-là, elle risque de nous gâcher tout le séjour.

Apparemment, le cougar masculin avait pris en grippe l'infortunée. Le fait de savoir qu'elle était, elle aussi, en temps normal, une adepte du même loisir que les autres ne l'avait pas convaincu de la considérer comme pair. Plutôt conciliant par nature et de par son rôle, Michel temporisa en accompagnant les présents au restaurant et partit s'enquérir de celle qui s'était vraisemblablement égarée. Ce petit épisode fit sourire certains et en choqua d'autres qui trouvaient que le râleur poussait le bouchon un peu loin. Il n'y avait pas de quoi s'énerver et les lieux appelaient effectivement à la flânerie décontractée. On n'était pas là pour jouer les moutons de panurge comme les touristes suivant en troupeau un guide brandissant un fanion coloré pour ne pas être perdu de vue.

Pendant la traversée du dernier tronçon de route les séparant de l'hôtel, Michel expliqua que vers le nord de Bali on se rapprochait de l'île de Java, autre île de l'archipel indonésien qu'on pouvait voir au loin. La population de Java, comme dans le reste de l'Indonésie, était majoritairement musulmane. Bali était une exception dans le pays car ici, la population était principalement indouiste, et d'un indouisme particulier puisque cela tenait plus du shivaïsme que de la religion pratiquée en Inde. Cette proximité avec Java expliquait pourquoi, s'ils regardaient bien, ils verraient plus de mosquées par ici, et plus de femmes voilées. Remarquant effectivement le changement de paysage urbain et d'attitude de la population locale, Valérie émit des commentaires qui laissaient deviner une certaine crainte des musulmans.

— C'est pour ça que je me cantonne à Bali, déclara-t-elle. Il paraît que les îles de Java et de Sumatra ont aussi des paysages superbes, ou des monuments comme Borobudur, mais je refuse d'y aller. J'ai un peu peur des endroits régis par les Musulmans. J'ai peur d'y être maltraitée en tant que femme blanche. D'autant plus que je n'ai aucunement l'intention de me voiler.

— Bah, ne t'inquiète pas, tenta de la rassurer Bernard. On reste sur Bali. D'ailleurs il paraît que Java et le reste de l'Indonésie ce n'est pas terrible pour la plongée.

Une heure plus tard, ils arrivèrent à l'hôtel Adi Assri, à Pemuteran, et purent prendre possession de leurs chambres. L'hôtel offrait tout le confort d'un hébergement de qualité avec de petits bungalows face à la mer. En arrivant, Bernard remarqua que juste à côté de l'hôtel, trônait une mosquée. *Ah merde ! se dit-il. Si Valérie voit ça, elle va flipper pendant les deux jours où on va rester là.*

Comme tous ses camarades, Bernard eut la surprise de découvrir que la chambre était pourvue d'une salle de bains à ciel ouvert. C'était un simple cube de quatre murs de pierres brutes encadrant un plancher carrelé en pente pour l'évacuation, doté d'un WC classique mais d'une douche dont le pommeau consistait en un simple bambou creux. Une conception franchement inhabituelle pour nos touristes. Bernard prit tranquillement sa douche, se changea et partit rejoindre les autres pour prendre son repas.

— Vous aussi, vous avez une salle de bains à ciel ouvert ? demanda Marc à toute la tablée.

— Oui, reconnut Valérie. C'est bizarre, hein ?

— C'est surtout peu pratique, commenta Clarisse. Il faut sans arrêt fermer la porte et éteindre la lumière de la chambre avant d'y aller parce qu'autrement on peut être sûr que les moustiques vont entrer et se gaver pendant la nuit.

— Ouais, admit François. Et on a de la chance tant que ça se limite aux moustiques.

Comme tous les soirs, Michel leur présenta le programme du lendemain et leur conseilla de ne pas se coucher trop tard.

— Demain on va faire nos premières plongées. On aura deux plongées dans la journée. Ce seront vos plongées de réadaptation car plusieurs d'entre vous n'ont pas plongé depuis un an, voire plus. Il faut que vous retrouviez vos automatismes.

Les nombreuses heures de route ayant été stressantes pour tout le monde, tous s'écroulèrent rapidement et passèrent une nuit des plus calmes.

* * *

- 4 -

Les premières plongées du séjour se firent aux abords de l'île de Menjangan entourée de beaux tombants accueillant faune macro et pélagique. Bien qu'elle n'allât pas plonger, Valérie les accompagna. Michel l'informa que les plongées allaient se faire aux abords d'une petite île déserte où on pourrait la déposer pour qu'elle se promène ou se livre aux plaisirs du snorkling. De toute façon, le groupe la rejoindrait pour le pique-nique du midi. Cependant, dans le minibus les amenant au port pour embarquer dans les deux bateaux à balanciers qui les mèneraient sur les sites de plongée, Valérie commença à faire part de sa crainte d'être seule sur l'île.

— Ne t'inquiète pas, tenta de la rassurer Michel. On plongera à peine à quelques centaines de mètres de là. Tu ne pourras pas nous perdre de vue. Et puis, il y a les garde-côtes sur l'île. Tu ne seras pas vraiment seule. Et s'il t'arrive un pépin, ils seront là pour te venir en aide.

— Euh, ils sont musulmans ? demanda-t-elle.

— Je n'en sais rien, avoua Michel. Je ne connais pas leur